

JULIEN BENDA

EXERCICE
d'un
ENTERRÉ VIF

(Juin 1940 - Août 1944)

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays, y compris la Russie
Copyright by Librairie Gallimard 1946*

DE LA NATURE DE MON ESPRIT

Sibi melius quam deis notus
Sénèque le Tragique.

Je voudrais dans les pages qui suivent caractériser mon esprit plus ponctuellement que je ne l'ai fait dans mes livres de souvenirs¹, où je l'ai décrit par ses comportements épars et successifs, montrant de lui, en somme, les accidents plus que la substance, cependant que cette peinture y était mêlée de récits externes. Je suis poussé à rédiger ces pages parce que, grâce à une solitude quasi totale que m'imposent depuis quatre ans les circonstances et à l'absence de toute dissipation due à aucun appel du dehors, j'ai durant ce temps exercé mon esprit dans l'entière vérité de sa nature et crois avoir pris de celle-ci une conscience plus nette que jamais. Dois-je rappeler que mon mobile en de tels écrits n'est point le vain plaisir de traiter de ma personne, mais l'espoir de verser à la science de l'Homme une observation exacte.

¹ *La Jeunesse d'un Clerc* (1936) ; *Un Régulier dans le Siècle* (1938) (Gallimard). •

8 *EXERCICE D'UN ENTERRÉ VIF*

Je dirai mon esprit, 1^o sous son aspect intellectuel, 2^o sous son aspect moral. On verra que, sous un certain jour, ils se commandent l'un l'autre.

1° SOUS L'ASPECT INTELLECTUEL

Le mode sous lequel j'honore le plus la pensée est le mode scientifique. Je place l'activité scientifique au-dessus de l'artistique. Importance politique qu'aurait l'adoption de cette hiérarchie. — Mon goût pour la pensée en tant que tendance à l'affirmation. D'un mien *fixisme*. — Ma position envers le *mystérieux*. Mes oppositions à la philosophie de mon temps. Mon inaptitude à penser par images. Mon culte de la pensée n'a rien de pratique ; j'honore la science pour sa méthode, pour ses grandes constructions idéales, non pour ses résultats. — Mon sentiment à l'égard des littérateurs. Des faux penseurs. Du *Carnaval des Idées*. Un mien manque de compréhension. — Mon passage à la *Nouvelle Revue Française*. De quelques gens de lettres représentatifs : Gide, Valéry, Alain, Thibaudet, Fernandez. — Mes relations avec les mondains. Ma manie de redresser l'erreur. Mon aversion pour l'actualité. Autres oppositions au siècle. — Mon genre d'esprit m'a condamné à la solitude. Il explique le peu de succès de mes livres. Mon sentiment à l'égard de mes admirateurs. Mon peu de besoin de communion intellectuelle. — Du roman en tant que pensée. Mon goût pour une présentation de l'idée en tant que passion, donc en tant qu'objet de roman. D'une dualité de tendances dont j'ai souffert. — Quelques aspects de ma dévotion à la pensée : amour de la dissociation des idées ; de la systématisation ; du sens de

la vraie question ; de l'abstraction ; effets comiques de ce dernier amour. — Des services que m'a rendus ma joie à exercer la pensée, notamment en mes dernières épreuves. Cette joie me conduit à croire à l'autonomie de l'esprit, bien que sachant cette idée fausse.

Dans l'ordre intellectuel, la dominante de mon esprit est l'appétit de la *pensée*, telle que je l'ai définie dans un récent travail¹ avec les explications nécessaires ; savoir une vue enrichissante prise par l'esprit sur la réalité. D'où il suit que l'activité intellectuelle vers laquelle je me porte le plus diligemment est la science, et non l'activité artistique, celle-ci en tant qu'elle veut nous procurer un état de rêve ou un plaisir des sens ne s'attachant point à la pensée telle que je l'entends. Par contre les hommes qui, au lieu d'exercer l'activité artistique, tentent de former sur elle des vues de science, comme un Ribot ou un Taine (les artistes eux-mêmes, fussent-ils Poe ou Valéry, m'apparaissent ici fort décevants), me retiennent particulièrement.

Je préciserai tout de suite ma position à l'égard de l'activité artistique, voire poétique. Je suis fort sensible à la poésie et à une belle forme d'art. Je sais par cœur de nombreux vers, voire des plus exempts de réelle pensée, comme ceux de tel poète mallarméen, et me

¹ *Du style d'Idées*, encore en manuscrit.

les récite souvent avec amour. Mais j'éprouve peu de considération pour cette activité et pour le goût que j'en ai. Je les trouve volontiers enfantins et tiens un Kant ou un Descartes, voire un Fresnel ou un Darwin, pour des exemplaires humains supérieurs à Ronsard ou Baudelaire, voire à Dante ou Victor Hugo. Certains protesteront que ce sont là deux formes de la grandeur mentale, qu'ils honorent également et refusent d'échelonner. Ceux-là se trompent eux-mêmes, tout esprit, qu'il le veuille ou non, étant jugement c'est-à-dire hiérarchie de valeurs. Je viens de dire la mienne. De même j'admets qu'on puisse introduire dans la pensée de la poésie ou encore une belle forme d'art et m'y serai à ma manière appliqué¹ ; mais je tiens qu'on les y *introduit*, c'est-à-dire qu'elles n'y sont point naturellement. Pour ne parler que d'art, je crois fort juste cette parole d'un moderne (Valéry) : « La pensée, par sa nature, manque de style. » Or la signature de mon esprit est que cette pensée exempte de style, si elle est vraiment de la pensée, est pour moi d'un très haut prix. En d'autres termes, la pensée et la beauté artistique m'apparaissent deux choses essentiellement distinctes qui ne se joignent que d'accident, en admettant qu'elles le puissent vraiment, et le propre de mon

¹ Voir la note A à la fin du volume.

type mental est de mettre résolument la première au-dessus de l'autre.

La diffusion de ce mode d'esprit aurait les effets les plus graves pour la civilisation. Le mode adverse, qui consiste à priser par-dessus tout le style et assez peu la pensée qui en manque, mode actuellement en vogue dans toutes les sociétés cultivées, éminemment en France, mène en droiture à la religion de l'individu avec les sentiments hautains qu'elle implique, celui qui l'adopte ayant, plus ou moins nette, la croyance que, grâce à une sorte de transsubstantiation, il participe de la grandeur de son héros par le fait qu'il l'admire ¹. Au contraire, la considération pour la pensée en soi, indépendante du style et comme impersonnelle, constituerait un immense pas dans l'abolition des passions particularistes, par suite dans l'établissement entre les hommes d'un

¹ Le jugement auquel peut mener la religion du style m'a été un jour signifié par un de ses adeptes qui, voyant sur ma table les œuvres d'un grand historien contemporain, assurément peu ciseleur de phrases, me dit avec mépris : « Ce sont là des ouvrages que tout le monde peut faire. »

Cette croyance à une sorte de transsubstantiation entre l'admirateur et l'admiré me semble un important facteur de psychologie sociale. Elle existe, dans l'armée, chez le lieutenant qui salue le général et se croit par là de son essence, comme on le voit par son mépris pour le civil qui s'abstient de ce salut ; chez les valets des grandes maisons, les employés des grands ministres, les membres des sociétés consacrées à la mémoire d'un grand homme, tous gens qui croient participer de la supériorité de ceux qu'ils servent.

réel sentiment de la paix. Il est hautement significatif que, lorsque les nations veulent clamer leur particularité et la jeter à la face des autres, elles brandissent leurs poètes ou leurs artistes, fort peu leurs savants ou leurs philosophes, les sentant évidemment un élément de ressemblance entre humains bien plus que d'opposition. En somme, je crois que le sort de l'humanité est intéressé à l'avènement de cet âge dont parle Renan où, sortie de l'enfance, elle ne respectera plus l'homme qui fait œuvre d'art, mais seulement qui lui dit la vérité. Je m'enfonce plus encore dans cette idée et dis : où elle ne respectera plus que la vérité, se souciant peu de l'individu qui l'énonce. Age dont nous sommes plus loin que jamais.

*
* *

Cet appétit pour la pensée définie comme une *vue* que l'esprit prend sur les choses implique la volonté qu'elle présente des *affirmations* ; ce qui n'exclut nullement le doute préalable qui le plus souvent y conduit ni la faculté de les changer, voire de les totalement rejeter si l'expérience l'ordonne, mais dénie le nom de pensée à un état de l'esprit qui ne serait que doute, « incessante inquiétude », « perpétuelle mobilité », et refuserait de « se figer » en un état identique à lui-même un si

court temps que ce fût. Et, de fait, je n'admets de mobilité de la pensée que celle qui l'incite à passer d'une affirmation à une autre sous la pression de l'expérience ; affirmations qui, elles, sont momentanément immobiles. En d'autres termes, je ne lui reconnais qu'une mobilité *discontinue*. Aussi bien regardé-je la pensée comme astreinte, par essence, sous peine de n'être plus de la pensée, à déclarer les choses identiques à elles-mêmes pendant un certain temps et sous un certain rapport ; et aussi à user de certaines notions que je tiens pour invariables, comme le temps et l'espace, parce que je les tiens constitutives de sa nature (à moins d'admettre, avec une nouvelle école, que cette nature changera, qu'elle change déjà sous nos yeux, ce qui ne m'apparaît pas) ; notions que, d'ailleurs, elle ne montrerait fausses, ainsi que le principe d'identité, qu'en s'en servant, ce qui ruinerait toute sa démonstration¹. Toutefois la singularité de mon esprit n'est pas d'admettre ces invariants, leurs adversaires eux-mêmes y étant contraints ; elle est de n'en point souffrir, voire de me complaire à les

¹ Dois-je dire que les considérations de la physique moderne sur la simultanéité de deux temps et la relativité de cette notion, ainsi que sa volonté de faire entrer le temps dans ses équations au même titre que les dimensions spatiales, laissent intacte notre idée de la *nature* du temps. (Voir A. Metz, *Relativisme et Relativité*, Revue Philosophique, 1926.)

marquer. Il y a là chez moi — aussi en fait de morale et d'esthétique — la volonté, je dirais la passion, de croire à certaines valeurs fixes, fondamentales à l'Homme ; il y a un *fixisme*, qui m'a mis en discord avec tout mon temps, l'Histoire devant dire de celui-ci qu'il aura eu pour caractéristique d'être en proie, dans tous les domaines, à une véritable *furie du mouvant*, dont Bergson et Brunschvicg auront été les grands meneurs ; furie qui, en tant que telle, me semble une forme du désir d'éprouver de la sensation par les dictats de l'esprit, c'est-à-dire du romantisme ¹.

Une conséquence de cette mienne position est que, contrairement à mes contemporains, j'ai peu de respect pour l'*invention*, en tant qu'elle est inquiétude, tâtonnement, amorphisme, mais pour les *résultats* de ce travail, s'il aboutit à une pensée formulée, transmissible, critiquable. J'adhère pleinement à cet arrêt de Meyerson : « Une pensée est une chose réfutable. » Aussi bien l'invention en

¹ Ce dogme, qui interdit à la saine pensée toute espèce de fixité (voir notamment *Le nouvel esprit scientifique*, de G. Bachelard), est l'objet d'un mien ouvrage dont j'ai publié un chapitre dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* de juillet 1945. Ma thèse est que penser, c'est penser *quelque chose*, c'est-à-dire avoir un idée définie, quitte à ce que l'objet de cette idée soit un indéfini : les incertitudes d'Heisenberg sont un indéfini, mais l'idée de ces incertitudes est une chose parfaitement définie et identique à elle-même, matière à affirmation, à enseignement, à discussion.

tant qu'elle est inquiétude me paraît être (et pareillement le doute scientifique), non pas une absence d'affirmation, mais un *conflit*, voire un *chaos* d'affirmations. Je dirais encore qu'une pensée n'est pas une chose cherchée, mais une chose *trouvée*, quitte à ce que la trouvaille soit reconnue fautive et jetée au panier demain. Le mot de Renan : « Entre la vérité toute trouvée et le plaisir de la chercher je choisis le second », me semble d'un romantique assoiffé de sensation ; au contraire, Descartes a ma religion quand il déclare : « Tout mon dessein était de quitter le sable mouvant pour atteindre le roc et l'argile. »

Cet attachement à un certain fixisme en matière de pensée s'apparente chez moi à un goût général pour le statique, pour la sérénité, pour l'état de bonheur ; goût qui tient peut-être à ce que mon enfance fut très heureuse, comme à peu près toute ma vie, et qui m'a mis en contradiction aiguë avec mes contemporains, lesquels ne veulent que le « dynamique » et la conception tragique de l'existence (Nietzsche et le romantisme allemand). Une des manifestations de cette volonté est le haro qu'ils poussent sur la musique de Mendelssohn, musique charmante, merveilleusement écrite, mais évidemment peu empreinte de frénésie et de désespoir ; aussi, quoique encore pour d'autres raisons, sur celle de Saint-Saëns ; sur l'œuvre de France et de

Renan. Cette aversion de l'apollinisme est une des choses qui me rendent mon temps le plus étranger.



Je dirai d'autres traits de mon esprit qui m'opposent à la philosophie du jour. L'un d'eux est que la pensée ne m'apparaît nullement comme ayant pour objet suprême la connaissance de la nature de l'Homme, moins encore de sa « destinée ». Je trouve pué- rile la forme d'esprit qui s'exprime par ce mot de Bergson, qu'eût pu signer Pascal : « Si la philosophie n'essayait pas de répondre à ces questions : Qui sommes-nous ? où allons-nous ? elle ne vaudrait pas une heure de peine. »¹ Je tiens des philosophies comme celle de Hertz, d'Ernest Mach, de Bertrand Russell, qui sont fort bien des philosophies, non uniquement des œuvres de science, mais ne se demandent point « où nous allons », pour méritant hautement la peine d'être pensées et ceux qui le nient pour des survivants de la mentalité primitive.

Je noterai à ce propos mon attitude en face du *mystérieux*. Le mystérieux ne m'importe que dans la mesure où j'ai des chances de le voir cesser de l'être et devenir explicable.

¹ Cité avec respect par Thibaudet, *Réflexions sur la Littérature*, t. II, p. 140.

Pour les problèmes qui me semblent essentiellement insolubles, du moins présentement, et ne sont souvent que de pseudo-problèmes, l'origine du monde, de la vie, du langage ¹, je leur appose l'étiquette « mystérieux » et ne m'en occupe plus, trouvant que les phénomènes qu'on peut espérer d'expliquer sont déjà assez importants pour absorber mon attention. Or la généralité des humains fait tout le contraire ; elle reste hypnotisée sur ce qui lui paraît mystérieux et c'est ce qu'elle croit ne pas l'être qu'elle déclare dénué d'intérêt. J'ai vu le philosophe russe Chestov soupirer, la tête dans ses mains : « La vie, quelle chose mystérieuse ! », en me donnant l'impression qu'il était capable de demeurer des heures abîmé dans l'idée de ce mystère *pensé en tant que mystère* et jamais en tant que chose qu'on pourrait chercher à comprendre ². J'avoue qu'il y a là une acceptation de la stérilité de l'esprit qui me confond, cependant que ses desservants, à moins qu'ils

¹ Sur l'inanité du problème de l'origine du langage, cf. J. Vendryes, *Le Langage* ; du problème de l'origine des espèces, cf. Guyénot, *Les Sciences de la vie aux XVII^e et XVIII^e siècles*, p. 363.

² Les affidés du mystérieux veulent, en effet, qu'il demeure tel et n'aille pas se convertir en chose explicable. Cela se voit par l'humeur qu'on leur cause quand on leur déclare que tel phénomène dit d'occultisme n'est nullement bouleversant mais fort bien admissible par la raison. Ils ne le croient d'ailleurs point.

ne soient de grands poètes, me semblent très ennuyeux.

Un autre de mes stigmates qui m'oppose à la philosophie moderne est que je crois, ou plutôt veux croire, à une activité spirituelle pure, je veux dire affranchie d'éléments qui relèvent du sensible, tels que l'image ou la sensation ; activité dont le modèle m'apparaît dans certains concepts de la nouvelle physique, lesquels consistent en de pures expressions algébriques, indemnes de toute correspondance à une réalité imaginable ; alors que la philosophie moderne, du moins en de fameux noms, nie cet état de la vie mentale et ne veut voir celle-ci que dans son adaptation au monde extérieur, c'est-à-dire dans la « durée » et dans l'action, cependant que dérivant toujours en fin de compte, et si désincarnée qu'elle s'annonce, d'une représentation sensible. Il est possible que cette philosophie ait raison et que les concepts qui se croient le plus totalement libérés sous ce rapport ne le soient point ; que, lorsque nous disons par exemple que le corpuscule atomique n'est rien qu'une « probabilité de présence », nous demeurions, par les mots de présence et de probabilité, tributaires de l'image (encore que lorsque la physique moderne remplace le mot *onde*, comme trop chargé de sens concret, par une fonction de quatre variables, je ne voie pas ce qu'elle concède à

l'image). Mais ces docteurs ne se bornent pas à constater la sujétion, selon eux fatale, de l'esprit au sensible, ils s'en réjouissent, alors que je m'en attriste ; ils ne se contentent pas de déclarer que l'activité spirituelle pure n'existe point, ils humilient l'esprit qui s'y efforce, toisent la « logomachie physico-mathématique d'un Einstein », fustigent ses « apparences de la science ¹ », alors que j'honore l'esprit pour cette aspiration à rompre avec l'imagination. Ce qui m'oppose à eux, ce n'est pas leur jugement de réalité, qui d'ailleurs me semble toujours à établir, c'est leur jugement de valeurs.

J'aime Le Verrier refusant de regarder sa planète parce que « ce n'était pas ses yeux, mais la force du raisonnement qui lui en avait prouvé l'existence » ; Lucrèce prévoyant la physique mathématique quand il prononce cette étonnante parole :

*Hoc animi demum ratio discernere debet
Nec possunt oculi naturam noscere rerum* ².

Je ne saurais quitter ce sujet de l'imagination sans dire combien je suis peu capable des

¹ R. Poirier, *Essai sur quelques Caractères principaux des notions d'espace et de temps*, 1932. — Bergson, *Durée et simultanéité*. — Voir comme réponse L. de Broglie, « Théories abstraites et représentations concrètes dans la physique moderne » (*Continu et discontinu en Physique moderne*, ch. II).

² IV, 384.

stupeurs qu'elle dispense à la plupart des hommes et m'y intéresse mal. Sainte-Beuve parle dans son *Port-Royal* d'un solitaire de cette maison auquel un de ses confrères conte, bouleversé, la grandeur d'une cérémonie princière dont il vient d'être témoin, les milliers d'hommes présentant les armes, les centaines de seigneurs et de prélats défilant, les ors, les carrosses, les fanfares, les drapeaux, et qui lui répond avoir un jour imaginé deux diamants gros comme les tours Notre-Dame et ne s'être plus, depuis, ému d'aucun spectacle. J'ai toute ma vie sympathisé avec ce monstre.

De cette mienne incapacité je dois aussi rapprocher ce trait de mon esprit qui est de penser par abstractions et jamais par images, du moins naturellement ; ce qui apparaît dans mon style et a fait dire à des littérateurs que je n'avais point de talent. Jugement correct, vu ce qu'ils appellent talent. Cette disposition de mon esprit a des effets comiques. Je lisais récemment, sous la plume d'un obscur critique, à propos d'une pièce dont l'intérêt, parfois languissant, sait rebondir : « Au moment où la toupie se ralentit, oscille et va donner du nez à terre, un vigoureux coup de fouet bien appliqué la fait repartir et tourner de plus belle » ; d'un autre, au sujet d'une musique dont la saveur n'est pas immédiatement perceptible : « Elle est aux mains du public comme une noix entre les pattes d'un



BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

AUTEURS ANCIENS (reliure vert antique)

Plutarque : La Vie des Hommes illustres (2 volumes). | **Platon** : Œuvres complètes (2 volumes)

MOYEN ÂGE (reliure violette)

I. — Historiens et Chroniqueurs. | **II.** — Poètes et Romanciers.
III. — Jeux et Sagesse.

XVI^e SIÈCLE (reliure corinthe)

Cervantès : Don Quichotte. | **Rabelais** : Œuvres complètes.
Montaigne : Essais. | **Ronsard** : Œuvres comp. (2v.)
Shakespeare : Théâtre complet (2 volumes)

XVII^e SIÈCLE (reliure rouge)

Bossuet : Oraisons funèbres. — Panégyriques. | **La Rochefoucauld** : Œuvres complètes.
Corneille : Théâtre com. (2v.) | **Molière** : Œuvres complètes (2 volumes).
Descartes : Œuvres et Lettres. | **Pascal** : Œuvres
La Bruyère : Œuvres comp. | **Racine** : Théâtre complet.
La Fontaine : Œuvres complètes (2 volumes). | **Retz** : Mémoires.

XVIII^e SIÈCLE (reliure bleue)

Beaumarchais : Théâtre complet. - Lettres. | **Laclos** : Œuvres complètes.
Chénier : Œuvres complètes. | **Rousseau** : Les Confessions. Réveries.
Diderot : Œuvres. | **Voltaire** : Romans et Contes.

XIX^e SIÈCLE (reliure vert émeraude)

Baudelaire : Œuvres complètes (2 volumes). | **Michelet** : Histoire de la Révolution Française (2 volumes).
Courier : Œuvres complètes. | **Musset** : Œuvres comp. (3v.).
Flaubert : Œuvres (2 vol.). | **Poe** : Histoires (trad. de Baudelaire).
Goethe : Théâtre complet. | **Rimbaud** : Œuvres complètes.
Las Cases : Le Mémorial de Sainte-Hélène (2 volumes) | **Stendhal** : Romans (3 vol.).
Mallarmé : Œuvres comp. | **Tolstoï** : La Guerre et la Paix.
Mérimée : Romans et Nouvelles. | **Verlaine** : Œuvres poétiques complètes.
Balzac : La Comédie Humaine (10 volumes, reliure bordeaux)

AUTEURS CONTEMPORAINS (reliure havane)

André Gide : Journal (1889-1939). | **Charles Péguy** : Œuvres poétiques complètes.

en préparation

Œuvres de : **Claudé**, **Chateaubriand**, **Malraux**,
Montesquieu, **Saint-Augustin**, **Saint-Simon**